LE CŒUR EN EXIL

(D)

RENÉ CHOPIN

LE
CŒUR EN EXIL



PARIS
GEORGES CRÈS ET Cie
116, BOULEVARD SAINT-GERMAIN

MCMXIII

IL A ÉTÉ TIRÉ :

Douze exemplaires sur papier de Hollande
numérotés de 1 à 12

JUSTIFICATION DU TIRAGE

A MA PATRIE INTELLECTUELLE

Je dédie respectueusement ce recueil de vers,
qu'écrivit un vrai fils de Français.

R. C.



LIMINAIRE

SAUVAGE, enraciné dans une argile glaise,
Le maigre cerisier
Péniblement aspire au flanc de la falaise
Un suc peu nourricier.

Que le fleuve irrité soulève ses écumes
Jusqu'à son front penché,
Et par l'automne amer l'emboive de ses brumes
Hanteuses de rochers,

Ou que le blême Hiver aux fins étuis de givre,
Gante comme des doigts
Ses rameaux défeuillés et sans répit le livre
Aux coutelas du froid,

Il lutte infatigué. J'admire son courage
Et son obscur effort
A résister au gel, à l'éclair, à l'orage,
Acharnés à sa mort.

O Poète isolé ! Comme ce pâle arbuste,
Dans ta fragilité,
Prends racine au rocher orgueilleux et robuste
De l'Idéalité.

Puis affronte l'assaut des existences vaines
Qui veulent t'affoler
De leur tumulte. Vois l'immense vie humaine
A tes pieds déferler :

Ainsi qu'une marée elle monte et t'assiège
Rebelle à ton destin,
La sens-tu frémissante et qui dresse son piège
A ton Rêve hautain ?

Tel cet arbre vivace au bord du précipice,
Dès qu'il sait fleurir mai,
Pousse à chaque rameau, pourpre ou neigeux caprice,
Un bouquet parfumé,

Ignore cette mer démente qui s'effare
Ruée à ses labeurs...
Et vois ton front s'orner de fragiles, de rares
Et méritoires fleurs.



LE CŒUR EN EXIL

PEINTURES CANADIENNES



FEU PRINTANIER

Prends à la vigne en fleur qui sent fluer ses sèves
Le bois sec des sarments. Le long de cette grève
Ramasse les copeaux et ces joncs gras et lourds
Que l'eau haute en avril entraîne dans son cours,
Puis, va dans le bois proche au bord du fleuve, apporte
La mousse du tronc d'arbre et les cônes du pin,
Des feuilles de fougère avec les branches mortes
A l'automne dernier de l'orme et du sapin.
Que le bûcher s'élève et soit plus inflammable
Pénétré d'herbe sèche et du foin de l'étable.

Maintenant fais jaillir l'étincelle du feu,
Que le foyer bruyant s'anime peu à peu ;
Regarde pétiller la vive sapinette
Et se tordre les dards de l'épine-vinette.
Ecoute aussi, bruit monotone, l'aigre voix
On croirait d'un grillon captif du feu sournois
Qui, subtil, se propage, insinuant, et lèche
Le sol herbeux, lançant de subites flammèches,
Mordant une racine, une souche, un caillou,
Superbe dans l'éclat de son brusque courroux.
Mais voici que bientôt la flamme diminue
Et fait plus sombre encor la noirceur survenue...
Tandis que dénouant leurs longs voiles mouvants,
Des nuages hâtifs s'échevèlent au vent,
Dans l'espace où tu vois, ample et tuméfiée,
Yeux caverneux, fixant l'ombre pacifiée,
La bouche sans haleine, étrange en sa frayeur,
La Lune au masque clair qui pousse sa clameur.





DANS LA MONTAGNE

Un coucher primitif de nature sauvage
Déroule sous les cieux son émouvant tableau...
Glisse, ma barque ombreuse, et longe ce rivage
Au rythme égal et frais de l'aviron sur l'eau.

Le beau lac ignoré, perle des Laurentides
Qu'enchâsse un cirque étroit de monts fauves et noirs,
Sur le mercure vif de sa nappe sans rides
M'apporte la rumeur bucolique des soirs.

Et déjà, dans une anse, une épaisse buée
Comme une mer laiteuse enfle ses gros bouillons;
La rive d'un trait bleu n'est plus délinéée,
De grands fantômes blancs s'élèvent des vallons.

Des troupeaux égarés broutent dans les novales,
Et c'est sur les coteaux incultes et rocheux
Où poussent la fougère et les touffes d'orvales
Des bruits se répétant de sonnailles joyeux.

A ma voix qui se moque ou qui se fait plus grave
De val en val l'écho par trois fois me répond,
Et j'écoute amusé cette gaîté d'esclave
Qui prend la voix du maître ou sa voix de fripon.

Fixant l'ombre, les yeux orins et magnétiques,
Le hibou rêve avec sa face de vieillard;
Cols incurvés parmi les tiges aquatiques,
Auprès d'une île nage un groupe de huards.

Un aigre violon qui rythme sa cadence
Donne au jour expirant un charme musical.
Le lourd piétinement d'une rustique danse
Réjouit le foyer simple et patriarcal

De quelque humble chalet où c'est fête nocturne...
Sur les monts solennels l'ombre saigne à torrents,
Les mille feux lancés de l'azur taciturne
Prolongent dans le lac des glaives fulgurants.





LA TRUITE SAUMONÉE

Que se passe-t-il donc, là-haut?
Songe la truite au fond de l'eau.
La brume, le soir, tombe vite
Et fait bleuir le lac moiré
Où, tout le jour, a folâtré
La vive truite.

Gardienne du trésor aqueux
Où s'estompent les troncs rugueux
D'arbres morts, nacrée en sa fuite
Par l'étrange et fraîche forêt
D'herbes, circule et disparaît
La grasse truite.

Çà et là, sur le lac brumeux,
Saute la truite aux bonds nerveux.
Des palais bleutés qu'elle habite
Fine et légère on ne peut plus,
Elle nous fait de beaux saluts,
La folle truite.





LA TRISTESSE DE LA LUNE

Sa mitre la coiffant d'un nocturne bonnet
Sur le toit caillouteux rêve la cheminée.
A l'horizon, chimère accroupie, enchaînée,
La montagne burine un profil sombre et net.

La vierge à son balcon, candide jardinet
Où le lierre accrocha sa tige festonnée,
Contemple dans son plein la Lune safranée,
Langoureuse sultane, à l'Orient, qui naît.

Cette amante des nuits, seule depuis les âges,
Peu à peu, sur la Ville, aspire les nuages
Qui tachent, bleus îlots, le beau soir ivoirin.

Sa face de Pierrot, exsangue, décollée,
Dévoile à l'univers un amoureux chagrin
Et glisse dans l'espace à jamais désolée.





ÉPITAPHE D'UN GRILLON

Ci-gît le Grillon, le Grillon de la prairie.
De chaume bref se hérissent les champs.
C'est septembre. Poussant leur clameur ahurie
Tous les cris-cris, ivres et trébuchants,
Sauteurs trapus et lourds, insectes acrobates
Que tannent les effervescents midis,
Détendent le ressort de leurs cassantes pattes
Et de leurs mille bonds, ces étourdis,
Offensent la pensive et sage pâquerette
Qui, n'aimant pas le tapage, le bruit,
Resserre, blancs godrons, sa fine collerette.

Hélas! Ci-gît Cri-cri. Nul mieux que lui
Ne sut accompagner, artiste funambule,
Les jeux fous des petits jongleurs forains.
Et nul aussi n'eut pour élytres qui stridulent
De plus aigus, plus grêles tambourins.
Ci-gît Cri-cri dit le Grillon! Qu'un peu de terre
Couvre sa pauvre âme de négrillon!
Heureux de s'unir à l'argile égalitaire,
Né du sillon, qu'il retourne au sillon !





AU BORD DU FLEUVE

Les phares lumineux tout le long de la côte,
Tu sais bien, dans le soir
Qui répand sa fraîcheur sur la falaise haute,
Tu t'en venais les voir,
Les phares lumineux tout le long de la côte.

Sur une roche assise à quoi donc songeais-tu,
Petite âme inquiète?
Ton ardeur ignorée en un long vol têtu
De plaintive mouette
Planait-elle chercheuse... A quoi donc songeais-tu?

Au Chevalier charmant dont le désir t'affole ?...
Les Caprices naissants
Te font-ils souhaiter l'amoureuse parole,
Les gestes caressants
Du Chevalier charmant dont le désir t'affole ?

Des grands vaisseaux avec les voiles et les mâts,
Les vergues et les hunes,
Le Prince décevant, hélas ! ne descend pas :
C'est au clair de la lune
Qu'ont passé les huniers, les vergues et les mâts.

Ton amour est bien vague, ô belle jouvencelle !
Tu voulais un amant...
Ne veux tu pour calmer l'émoi qui te harcèle
Que le Prince Charmant ?
Ton amour est bien vague, ô belle jouvencelle !

Où sont-ils donc allés les vaisseaux merveilleux
Aux féeriques parades ?
Vers quel rare pays de brume ou soleilleux,
Orcades ou Cyclades ?
Où sont-ils donc allés les vaisseaux merveilleux ?





LA LUTTE

D'après le marbre antique du Musée des Offices :

Les Lutteurs, de Céphisodote.

L'APRÈS-midi somnole aux rives de roseaux.
Le soleil sur le lac allume des cristaux.
L'île chaude, émergeant, semble un bosquet d'ombrage.
Les rames sur le banc ma barque est au rivage.
L'ombre est verte où, couché parmi les herbes d'or
Longues à s'y rouler, j'assiste en un décor
Que font les éventails des pins aux longues pousses
Aux ébats de lutteurs sur un tapis de mousses.

Agénor et Roger, athlètes de seize ans,
Torses nus et brunis comme ceux de statues
De jeunes dieux où l'Art sacré se perpétue,
Détachent sur fond clair leur groupe adolescent.
Pas de cesse depuis la lutte commencée,
Feinte, prise certaine ou nerveuse poussée...
Mais voici que la paix va renaître au décor
Qu'animait le combat...
Car lassé de l'effort
Qui peut vaincre le charme, Agénor enfin cède...
Et les jeunes lutteurs vont plonger dans l'eau tiède.



OCTOBRE

La fougère a rougi ses touffes amarante
Au bord de la forêt où stagne une torpeur,
La lumière du jour tombe décolorante.

Les bois silencieux sont transis et font peur.
Une branche craquète, une feuille se gerce
Que rouille un affligeant brouillard enveloppeur.

Là-bas, parmi les champs, traîne une vieille herse.
Un paysan travaille à l'automnal labour
Où la glèbe est docile au soc qui la transperce.

D'innombrables criquets de leurs ailerons gourds
Font un aigre concert d'invisibles rainettes
Tout le long du sentier où crisse un chariot lourd.

Octobre ! L'aubépin m'offre ses pommelettes.
Octobre ! Fruits ridés des maigres ragommiers !
Genévriers, amas vineux de vieilles crêtes !

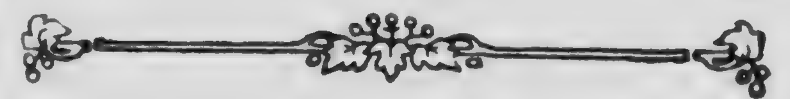
Espoirs réalisés des nonchalants fermiers !
C'est la vendange et c'est la saveur acidule
De la fameuse rousse aux branches des pommiers !

La lambrusque sanglante est riche de globules
Sur le coteau désert qu'interrompt la forêt,
Et l'automne s'esquive au seuil du crépuscule,

Tandis qu'avec effort, au milieu des guérets,
Un soleil d'un blanc mat, monstrueuse araignée
De lumière, bougeotte et s'emprisonne aux rêts

De sa toile d'argent que la brume a baignée.





LES CAMPEURS

Repos du soir. Au lac sonore, à fleur de l'eau,
De minute en minute un feu soudain s'allume,
Étincelant bouquet rouge qui se consume.
Vers le large un îlot flotte comme un flambeau.

De pourpre et d'écarlate et lambeau par lambeau
La flamme se déchire et s'élève et puis fume...
Illuminant les bois épais remplis de brume
Où crépitent sapin qui s'échauffe et bouleau.

On entend des chansons, des rires, de la joie.
A coups lourds que l'écho répète sous l'ormoie
La hache rebondit sur le tronc qu'elle abat.

Des monts environnants, immense amphithéâtre,
Le chevreuil aux aguets assiste à ce sabbat
Dont le bruit va mourir dans la forêt bleuâtre.





BERCEUSE

Les pluviers, les pluviers dans la prairie,
Sur l'étang morne où gèlent les roseaux,
— Dors, ô bébé blond, dors, dans ton berceau —
Annoncent novembre, annoncent la pluie.

Tout près de l'âtre et de la cheminée,
Où la clef tourne et grince au vent d'automne,
N'écoute plus les fredons monotones,
— L'heure tique-taque, le chat ronronne —
Les fredons reconnus de l'autre année.

L'eau chante dans la cuisine... Il fait froid
Dehors... Dans ton petit lit blanc, étroit,
Puisque maman veille, dors, ô mon bel
Ange blond et rêve à Petit Noël
Avec sa hotte lourde sur les toits...
Les pluviers, les pluviers sur une ligne,
Et de neige prochaine c'est le signe
Avant-coureur — Dormez, mon enfant blond ! —
Ont fui le Nord vers une autre saison.



ECRANS DE NEIGE

Je rêverai . . . .
D'un clair après-midi de neige fine et nette.

PAUL MORIN.



FLEURS DE GEL

PEINTRE léger, fugace,
Le Givre aux caprices d'argent,
Si tôt pour qu'il s'efface,
Grave un dessin toujours changeant.

Urnes liliacées,
Fins éventails, étuis lustrés,
La vitre bien glacée
Obéit à ses doigts nacrés.

Une claire fougère
Ciselant sur le vif cristal
Sa forme passagère
Brille d'un éclat de métal.

Souvent, qui se découpent,
Ce sont ou branches de sapin,
Ou calices en coupes
Au bout de tiges de satin.

Larges et duvetées,
Merveilleuses, j'y vis hier
Des plumes ouatées
D'autruche aux hauts panaches fiers.

Mais tous ces frais mirages
Sur la vitre d'azur posés
Ne sont-ils pas l'image
De nos éphémères pensers,

Sur la vitre frivole
De notre imagination
— Jeux plaisants de fleurs folles...! —
Qui font leur apparition ?

Pour, si la bise change
Et souffle d'un autre horizon,
Faire place à d'étranges,
Neuves et belles floraisons.



MATINÉE

CETTE nuit en de lents pétales de jasmin
S'effeuillèrent les fleurs de neige en avalanche.
La cité boréale a mis sa robe blanche
Que paillette d'argent l'étincelant matin.

Les arbres alignés qui suivent le chemin
Ont un air rajeuni de fête et de dimanche.
Le givre se suspend et pèse à chaque branche,
Et drape sur la pierre un voile de satin.

Là-haut, dans la montagne et là-bas, dans la plaine,
Portant la *tuque* rouge et le tricot de laine,
Les hardis raquetteurs aux folles bandes vont.

Qui n'aime aux mois du gel, la lumière affaiblie
Des pâles soleils froids par les hivers qui font
Le sang plus chaleureux, la femme plus jolie.





VISION NOCTURNE

A Monseigneur le comte Charles de Chazelles, chanoine du Latran.

La nuit lente répand la paix de ses merveilles,
Un clair d'étoiles verse un philtre reposant,
Et le Silence bouge ainsi qu'un vol d'abeilles
Invisibles autour de ruches bruissant.
J'accueille un songe au cœur des patientes veilles
Comme un heureux passant.

Je suis comme en un port le navire au mouillage,
Triste d'anciens adieux et de départs hardis
Vers la promesse d'or de futurs paradis,
Vers la ville de marbre aux jardins de feuillage,
Maintenant qui repose après un long voyage,
Conscient de Jadis.

Ici c'est la nuit claire, une nuit de Norvège,
L'hiver blême a soufflé son haleine de mort.
L'âme pensive, errant sur les plaines du Nord,
Se sent lucide et chante un lumineux arpège ;
L'arbre perclus se tait, endolori de neige
Et du froid qui le mord.

La forêt se dessine au bord des routes blanches,
Flore artificielle aux parterres d'hiver,
Fûts givrés, vernissés en leur gaine de fer,
Ramures, au lacis compliqué, qui se penchent...
On dirait du corail en arbres dont les branches
Fleurissent sous la mer.

Le soir est déchiré de dentelles de givre,
Mais tandis que le gel étreint les troncs tordus
Où le verglas met un miroitement de cuivre,
Voici mes souvenirs, mes songes assidus,
Voyageurs attardés en des palais de givre
Et qui semblent perdus.





LA VILLE DE CRISTAL

Le vitrier Hiver
Expose par la ville
Son œuvre d'art fragile.
Car aux arbres hier

Une pluie inégale
Au bout des longs rameaux
Suspendit des joyaux,
Des perles, des opales

Que, nocturne, le gel,
Artiste sans école,
Polit, sculpta, frivole
Moins qu'artificiel.

Tout près, dans l'avenue,
Un platane, en cristal,
Et qui m'offre à l'étal
Ses branchettes ténues,

Semble un lustre alourdi
De riches pendeloques
Dont le verre entrechoque
Son menu cliquetis.

Grave, sous sa pelisse,
Je vois sur le trottoir
Glacé comme un miroir,
Un passant, lourd, qui glisse...

L'air même sous les cieux
Tend sa résille fine
De verre mousseline,
Tissu minutieux.

Et, tout le jour, crépite
Le vernis craquelé
Des branchages gelés
Qu'un vent léger agite.





TOILETTE D'ENFANT

La neige au courtil tombe vive,
Couvre le toit qu'elle enjolive,
Et le seuil...
Or Pierrot réclame, loquace,
Les souliers mous qu'il chausse, lace,
De chevreuil.

Jeanne lui tire ses pantoufles,
Lui met bas rouges, l'emmitoufle;
A son cou,
La laine entre-croise ses mailles,
Un ceinturon, rouge, à sa taille,
Pend d'un bout.

Lors, l'enfant joyeux, vous reluque.
L'œil clair sous une longue tuque,
Dont le gland
D'une oreille à l'autre se joue,
Et soudain bondit vers la joue
D'un élan.

Dehors le givre argente l'arbre,
La maisonnette semble, en marbre,
Un castel
D'où Pierrot sort, fraîche peinture,
Fin profil pour miniature
Ou pastel.



EFFETS DE NEIGE



LE VILLAGE

Un vrai décor pour opéra ;
La neige bleue ou violette
Suivant que le jour s'y reflète ;
Au loin c'est la plaine, blanc Sahara.

Plutôt, un village à surprises
Comme les jouets allemands :
Le clocher, maisons, clos charmants,
Sapins que la neige poudrederize.

Dans un traîneau de campagnards
Passe une villageoise accorte,
Très emmitouflée, et qui porte
Un gros manchon à têtes de renards.





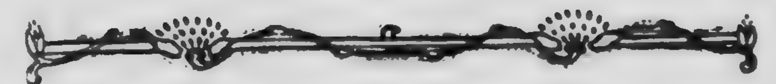
LA MONTAGNE

Hérissé d'arbres que praline
 Le grésil, le Mont, flancs à pic,
Fait un dos rond de porc-épic
Sur qui neige une neige lente et fine.

Cyprès rabougris que chagrine
L'hiver ennuyeux et têtu,
Thuyas verts aux cônes pointus,
Tableau qui plairait à Verestchaguine

Puisque l'on peut voir, côte à côte,
Guerriers empanachés de blanc,
Les arbres grimper sur le flanc
De la montagne au dos qui s'arque, haute.





GROTESQUE

C'est Pierrot avecques encore
Sa souquenille, un teint blafard,
Sa face mince que décore
Une lèvre qu'ensanglante le fard.

Sous le balcon de Colombine,
Il grelotte et rêve aux appas
Qu'on lui refuse et ne sent pas
La neige qui tombe, blanche farine.

Grimacier que le vent flagelle,
De ses doigts bleuis et trembleurs
Sur sa joue il essuie un pleur
Puis pince le bout de son nez qui gèle...





LA VILLE

Surprise du réveil ! La Neige
Fait le blocus de la Cité.
De légers flocons ouatés
Elle couvre les maisons qu'elle assiège.

Le chasse-neige sur les rails
A déchiré sa riche hermine:
Voici la voie où s'acheminent,
Caravane sans caravansérail,

L'ouvrière encapuchonnée,
L'écolière aux vives couleurs,
Le peuple aussi des travailleurs
Vers l'usine aux fumeuses cheminées.





PAYSAGES POLAIRES

Au poète Guy Delahaye.

Le firmament arctique étoile sa coupole,
Le vent glacé des nuits halène irrégulier
Et fait étinceler tous les astres du Pôle,
Le Cygne crucial, la Chèvre, le Bélier...

Rideau de gaze en sa transparence hyaline,
Les écharpes de l'air flottent dans les lointains.
Comme un disque argenté, la Lune cristalline
Plonge dans l'Océan ses deux grands yeux éteints.

Telle que nous la montre, étrange architecture
De neige et de glaçons étagés par degrés,
Sur la page de pulpe ou sur la couverture,
Le dessin suggestif des livres illustrés,

Géante elle apparaît, manoir ou cathédrale,
La banquise polaire avec grottes à jour,
Comme un magique écran de clarté sépulcrale,
Où l'on voit s'ériger les créneaux d'une tour.

Elle a porche sur mer à sa vaste muraille
Avec des escaliers de larges monceaux vifs
Où nul pas ne se pose et que la lame taille
Et qui sont, émergés, de somptueux récifs.

Édifice branlant d'assises colossales
Aux colonnes d'azur, aux piliers anguleux,
J'y vois des corridors et de profondes salles
Où pendent par milliers cristaux et lustres bleus,

Trésors inexplorés de fausses pierreries,
Aiguilles et joyaux, métal immaculé.
Parmi leur amas clair les marines féeries
Jadis ont déposé la coupe de Thulé.

∴

Là, bien loin, du côté des étoiles polaires,
Se dresse l'enfer froid des hauts caps convulsifs,
Et je crois voir les flottilles crépusculaires
Errantes sur le globe aux âges primitifs.

Monts à pic titubant sur une mer étale,
Cascades d'argent pur dont le saut fait un lac,
Dolmens bruts avec leurs tables horizontales,
Menhirs et tumuli, vastes champs de Carnac.

Par bandes les ours blancs seront expiatoires;
L'écume aux dents, lascifs, ils bâilleront d'ennui
Tandis qu'à l'horizon, au bas des promontoires
Brillera, globe d'or, le soleil de minuit.

∴

Les fiers Aventuriers, captifs de la banquise,
En leurs tombeaux de glace à jamais exilés,
Avaient rêvé que leur gloire s'immortalise :
Le Pôle comme un Sphinx demeure inviolé.

Sur une île neigeuse, avouant la défaite
Et l'amertume au cœur, sans vivres, sans espoir,
Ils gravèrent leurs noms, homicide conquête,
Et tristes, résignés, moururent dans le soir.

Les voiles luxueux d'aurores magnétiques,
Déroulant sur le gouffre immense du Chaos
Leurs franges de couleurs aux éclairs prismatiques
Ont enchanté la fin tragique des Héros.

Leur sang se congela, plus de feux dans les tentes,
Dans un songe livide ont-ils revu là-bas
Par delà la mer sourde et les glaces flottantes
Le clocher du village où l'on sonne les glas ?

Et, regrets superflus germés dans les Erèbes,
La vigne ensoleillée au pan du toit natal,
Le miracle, à l'été fertile, de la glèbe,
Avec le cendrier, l'âtre familial ?





INSCRIPTION FUNÉRAIRE

Nous sommes tous faibles et épuisés, mais pleins de sérénité.

Carnet du Lieutenant de Long, commandant de la *Jeannette*.

Lundi, 10 octobre 1881.

Tu ne fouleras pas la grotte sépulcrale
Où je dors, ô Passant.
J'ai gravé sur le bloc où la plus vive opale
Met un feu saisissant
Mon nom obscur et fier de Conquérant du Pôle.
Nul ne viendra verser
Des larmes sur mon corps, sous cette nécropole,
Qui gît pâle et glacé.

Je n'attends pas de toi la suprême prière
Car je suis en repos.
Je suis seul à garder ma gloire aventurière
D'intrépide héros.
Nulle pieuse main, amie ou fraternelle,
N'a pu clore mes yeux
Éblouis d'avoir vu vers la voûte éternelle
Tressaillir tant de feux
Que l'aurore m'accueille en mon songe lyrique
Et me semble un linceul
De flamme... Fuis, Passant, le Pôle chimérique
Où je dors calme et seul.





AU FIL DU VENT

J'ACCORDE mon angoisse à la clameur farouche
De ta plainte nocturne, ô vent âpre et dément !
Comme il résonne en moi ton sublime tourment,
Fanfare de l'espace, ô ténébreuse Bouche
Du Vide qui s'exprime, ô sonore élément !

Grand vent de cette nuit ! O grand vent d'Amérique !
O ces milliers de voix vibrant à l'unisson
De votre inexprimable et terrestre chanson !
Vous exaltez mon âme et mon âme lyrique
Sent en elle courir votre immense frisson.

Vous secouez, telle une escadre mal havrée,
— Les vents soufflent surtout dans la vierge forêt —
La savane où le pin, le pruche et le cyprès
Agitent comme des mâtures sinistrées
Leurs longs fûts dénudés sans voile et sans agrès.

Aux plis sombres de vos ondes aériennes
Combien d'âmes en peine à jamais guidez-vous ?
J'entends comme un torrent qui roule des cailloux
Leur cohorte expiant des fautes anciennes
Crier ses vains remords avec des chagrins fous !

Le vent s'engouffre aux longs tuyaux des cheminées,
D'un brusque assaut il fait grincer le tournevent,
Voici soudain que tinte une cloche au couvent,
O ces bruits reconnus des plus jeunes années
Qui m'enlèvent encor de leur rythme émouvant !

Vieux compagnon d'ennui, de haine et de colère,
Pourquoi dans le jardin qui frissonne d'horreur,
Viens-tu battre la porte ainsi qu'un malfaiteur,
Pourquoi vas-tu heurter dans le noir cimetière
La grille des tombeaux, ô sinistre rôdeur !

O vent ! Sonores mers sur des récifs ruées !
On entend se briser des navires perdus,
Épaves s'érigeant, flancs ouverts, mâts tordus,
Où dans un même effroi se mêlent les huées
De l'espace et les chocs du naufrage éperdus.

Que j'aime cette nuit votre infini poème,
Comme de vos sanglots vous ébranlez mes nerfs,
Pour exprimer ainsi tels désespoirs amers
Êtes-vous, s'irritant dans son labeur suprême,
Le cri de la douleur que pousse l'univers ?





DANS LA RAFALE

SOUFFLONS la lampe et fermons notre porte.
Seul, ô Veilleur,
N'entends-tu pas la lugubre cohorte
Du vent hurleur,
Du vent hagard qui s'acharne à la porte ?

Dehors, c'est un simoun, c'est la tempête,
Le sifflement
Âpre et strident des fantastiques bêtes
Dont le tourment
S'aigrit, fait rage et s'exalte en tempête.

On ne voit plus l'œil brouillé des lanternes,
Ni les maisons,
Ni le long du chemin l'arbre que cerne
A gros flocons
La neige folle où clignent des lanternes.

Sens-tu sur tes frissonnantes épaules
L'atroce froid
Qui brûle l'air et qui raidit les Pôles
Et qui s'accroît,
Drapant comme un linceul sur tes épaules ?

Le vent s'ameute et souffle ses alarmes...
Quels sont ces fous
En liberté qui font un tel vacarme,
Fous en courroux
Qui poussent en clameur leurs cris d'alarmes ?

Le vent se meurt... comme après les batailles,
Dans les fossés
Rougis du sang qu'ont saigné leurs entailles,
D'affreux blessés,
Agonisant, troués par les mitrailles.

Puis il s'élève et se lamente encore
Et l'on entend,
Hymne d'angoisse immense qui s'éplore
Et qui s'étend,
L'orgue des vents qui souffle et souffle encore

Tel un chœur de damnés dans leur géhenne,
Tumulte affreux.
Les vents disent l'effroi, disent la haine,
Et, douloureux,
S'exaspèrent, damnés dans leur géhenne.

Soufflons la lampe et fermons notre porte,
Seul, ô Veilleur,
N'entends-tu, pas le lugubre cohorte
Du vent hurleur,
Du vent hagard qui s'acharne à la porte ?





LA SPLENDEUR DU VIDE

SILENCE d'une nuit et de neige et d'étoiles
Où, fresques de lumière immobile, à travers
La vitre nette et bleue, étincelle sans voiles
Sous mes yeux éblouis le cœur de l'univers!

Le vaste écran tendu de la nocturne scène
Me compose un décor tout à coup révélé :
Rien n'y bouge, rien n'y respire, aucune haleine
Ne ternit le cristal du bloc immaculé.

L'inaltérable éther luit à l'horizon blême.
Là-haut, l'étoile, pleur congelé dans le ciel
N'est plus qu'une fragile et scintillante gemme,
Et ne saurait plus dire aux Mages : C'est Noël !

Les Monts neigeux ont tu l'énigme du Mystère,
Taciturnes comme des Sphinx ensevelis :
A jamais confondus vainement ils tentèrent
D'écarter leur linceul en soulevant ses plis.

O mutisme effrayant d'un monde sans pensée,
Traversé de lueurs au dur éclat d'acier !
L'astre mort des minuits reflète renversée
La terre chaotique où brillent les Glaciers.

Ne vas-tu pas toi-même entrer dans la Nuit froide,
On dirait un sépulcre atone et singulier,
Où reposer, le cœur serein, tes membres roides
Et, comprenant l'erreur de la Vie, oublier...

Je frissonne, j'ai peur. Ma chambre est si déserte !
Le silence y bruit d'un clair bourdonnement,
Et j'écoute face à face avec l'être inerte
Si mon sang bat toujours son faible battement.

Je rêve et communie à la splendeur du Vide.
Ah! combien je comprends ta froide majesté,
O Silence infini, Voix de l'Eternité,
Qui pénètres mon songe et qui me rends livide !





LA VITRE EN FLAMME

J'AURAIS cru que l'Hiver, dans son palais frigide
Où s'éploie, éventail magique aux mains d'un dieu,
L'aurore aux feux jaillis vers minuit vaste et bleu,
Ne se plût qu'au repos de sa splendeur rigide.

Le Soleil, ce matin, d'un trait vif l'a blessé :
Apollon en exil allume un incendie
Sur la vitre de givre, épaisse et rebondie,
Où saigne une grenade au rubis écrasé.

Tu croiras que mon cœur à l'Hiver est semblable :
Sans chaleur, il s'enchante au luxueux reflet
Des joyaux qu'en lui-même il garde inviolable.

Mais qu'un rayon de gloire ou d'amour le transperce,
Et tu peux voir alors, sur un vierge feuillet,
Le sang pourpre à flots clairs abondamment qu'il verse.





CHANSON DOLENTE

PASSE l'hiver, ma pauvre aimée!
Ta chambre chaude et parfumée
Nargue le gel, nargue l'hiver
Et semble tout notre univers.

Puisque du monde nous isole
La neige au vent qui vole, vole...
Vivons notre amour, aimons-nous,
Voici mon front sur tes genoux.

Passe l'hiver et sa tourmente,
Et le vent fort qui se lamente.
Dorlotons notre cher bonheur
Avec de doux mots consoleurs.

Mon âme est lasse des navrances
Que souffle le vent boréal.
Assez de mes désespérances
Si tu veux m'être Floréal.

Passe l'hiver ! Car notre ivresse
Ignore les mois de détresse.
Passe l'hiver, le vent chagrin,
L'été saura d'autres refrains !



LE CŒUR VIERGE



LA FILEUSE

Motifs sur la « Fileuse » de Raff

File, ô fileuse, ta laine
Et chante ta cantilène.

Le rouet rythme ta chanson.
Il t'avait dit : Ma fiancée,
Je reviendrai, fidèle, à la saison
De la feuille fraîche poussée...

File, ô fileuse, ta laine
Et chante ta cantilène.

A travers le vitrail, le soir
Grave se glisse dans la salle
(Au fond du val se dresse le manoir!)
Et te fait, ô blonde, plus pâle.

File, ô fileuse, ta laine
Et chante ta cantilène.

Pensive, ô fileuse du Nord,
Es-tu de Bohême ou de Flandre,
Assise à l'âtre où dans la flamme d'or
Grésille un vol de salamandre ?

File, ô fileuse, ta laine
Et chante ta cantilène.

L'heure s'égrène au sablier...
L'ombre escalade la tourelle...
De par le monde, hélas! ton Chevalier
Guerroie et navre l'Infidèle...

File, ô fileuse, ta laine
Et chante ta cantilène.

Tourne, rouet, tournez, fuseaux,
Tournez jusqu'à Pâques nouvelles,
Mais, soudain, ô fileuse, l'écheveau
Se noue et ta laine se mêle.

File, ô fileuse, ta laine
Et chante ta cantilène.

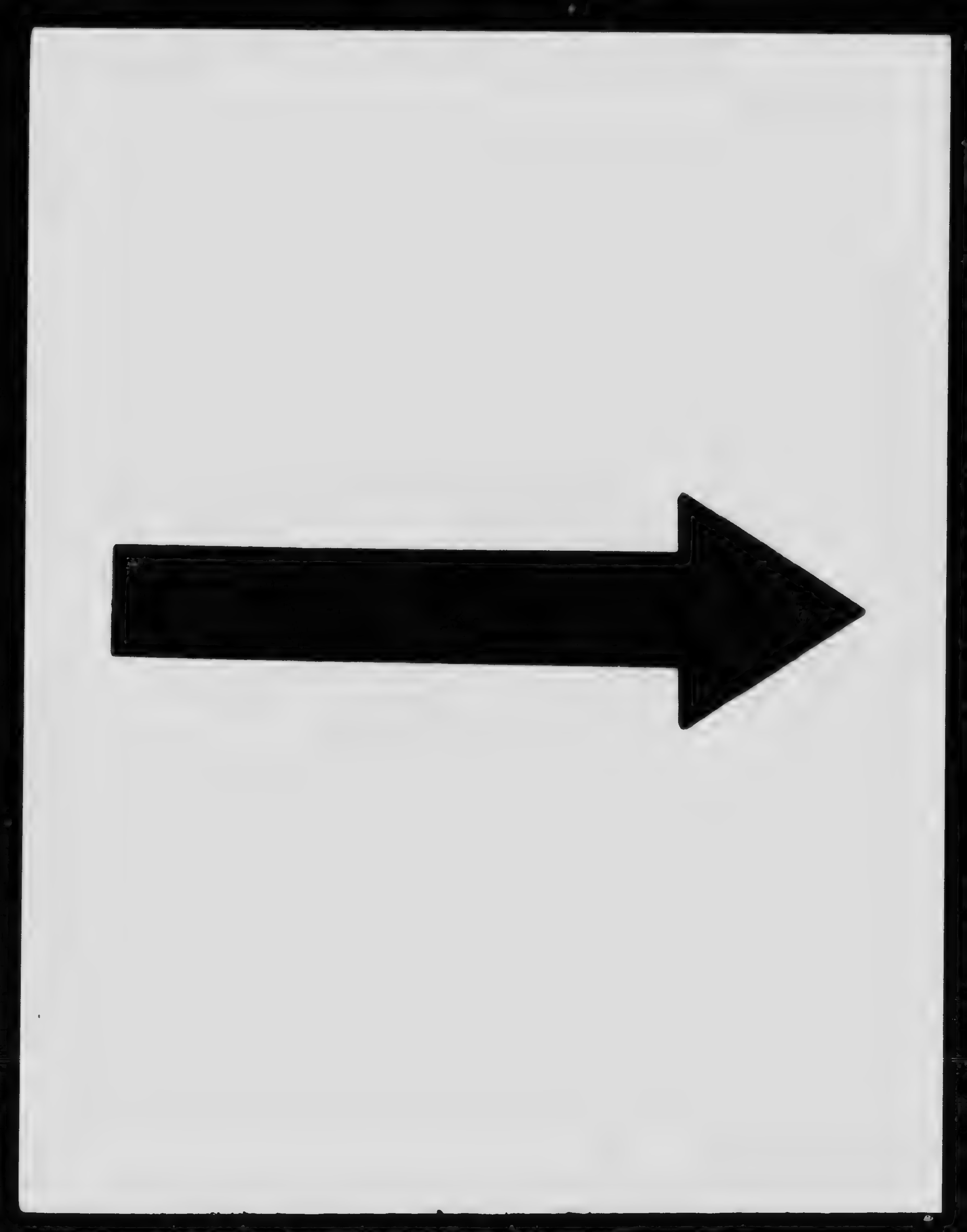
Ne l'attends plus ton Chevalier,
A toi son cœur et sa pensée !
Hélas ! car il est mort, le beau guerrier
En te pleurant, sa fiancée !

File, ô fileuse, ta laine
Et chante ta cantilène.

Le rouet rythme ta chanson,
Il t'avait dit : Ma fiancée !
Je reviendrai, fidèle, à la saison
De la feuille fraîche poussée...

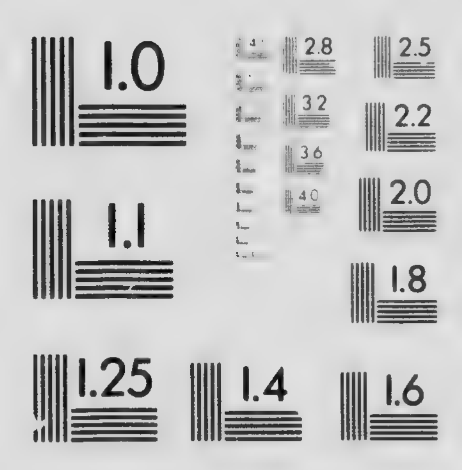
File, ô fileuse, ta laine
Et chante ta cantilène.





MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

ANSI and ISO TEST CHART No 2





APPLIED IMAGE Inc



LES PETITES PROMENEUSES

Moult à dur cuer qui en mai n'aime...
Le Roman de la Rose.

GUILLAUME DE LORRIS.

PARMI les feuilles, dans l'avenue,
Languissantes d'ardeur ingénue,
Les Vierges pensives de quinze ans
Enlacent à leur taille menue
Des gestes souples et caressants.

Ce soir se répandent par la ville
Leurs robes claires à chastes plis.
Elles vont, blanches corolles, lys
Où se cachent pour battre, fragiles,
Leurs petits cœurs de pourpre et d'argile.

Or tu te penches à leurs oreilles
Écouteuses... Soir grave, câlin !
Ta parole chaude leur conseille
L'amoureux désir dont s'émerveille
Et s'enflamme leur songe aprilin.

Petites reines en le babil
De vos confidences chuchotées,
Tel un bruit de feuilles agitées,
Comme il vous grise, ce soir subtil,
Soir perfide ! ô Vierges exaltées !

Bientôt vos lèvres seront décloses,
Pulpes molles, par le divin Baiser...
Allez, passantes fraîches et roses,
Allez en vos nonchalantes poses,
A pas lents et le regard baissé.

Faites brûler, Vestales charmantes,
Aux lampes de vos cœurs innocents,
Les parfums de vos âmes aimantes
Et de tout ce printemps qui fermente
Lourd de sève, de rêve et d'encens.





JOUEUSE DE TAMBOURIN

Cette tzigane italienne,
Avec du soleil dans la peau,
Nous étale sa rouge indienne,
Riche oripeau,

Les sourcils noirs sous un front grave,
Le buste ferme et provocant,
Le regard chaud comme une lave
Sous un volcan,

Du coude et de sa paume frêle,
Elle bat sur un tambourin
Le rythme d'une saltarelle,
D'un fol entrain,

Que, sur l'orgue de Barbarie,
Dévide un homme las, sans goût,
Un collier de verroterie
Brille à son cou,

A ses oreilles pendent, bougent
D'oblongs et de roses coraux
Qui se mêlent aux plis d'un rouge
Châle à carreaux.

Puis soudain la voilà, coquette,
Non sans dédaigneuse façon,
Cueillir les sous que je lui jette
De mon balcon.

Petite femme d'Italie,
De Naples ou de Portici,
Pour ta musique bien jolie,
Enfant, merci!

As-tu, sur la Voie Appienne,
Sous les ardeurs du ciel latin,
Statuette tanagréenne
Au galbe fin,

Sculpturale, cambrant la hanche,
Sur ta tête brune porté
Le panier lourd de l'avalanche
Du riche été ?

Es-tu, petite voyageuse
Sous ton pittoresque attirail,
Sœur de Graziella, pêcheuse
De frais corail ?

Es-tu princesse au nom sonore,
Ou bien la fille du roman,
De quelque faute qu'on ignore,
Fruit infamant ?

Toute bohême et fantaisie,
Avec ta grâce et tes couleurs
M'apportes-tu la poésie
Qui vit ailleurs ?





POÈME ANTIQUE

A Celle qui signait Naïs

Naïs n'est pas la nymphe blonde
Fuyant au sein de la forêt
Le Satyre, le Bouc immonde
Qui rit et se tient en arrêt.

Debout dès l'aube et reposée
De tous ses jeux, elle n'a pas
Bu les larmes de la rosée
Aux blanches fleurs des catalpas,

Ni, près des claires sources fraîches
Où vient boire l'oiseau moqueur,
Évité les troublantes flèches
De Cupidon toujours vainqueur.

Naïs n'est qu'une fille d'Ève
Sensible aux charmes de l'Amour
Qui lui dit : « La vie est un rêve,
Sache l'embellir chaque jour. »

Mais si Naïs était déesse,
Elle irait aux sons du buccin
Avec les nymphes en liesse
Plonger au limpide bassin.

Sur sa poitrine jeune et tendre
Laissant tomber ses blonds cheveux
Elle ne verrait pas Léandre
(Léandre, c'est son amoureux)

Qui, dans l'ombre de la feuillée,
Sur l'herbe ou parmi les roseaux,
Écouterait, l'âme affolée,
Les chants et les cris des oiseaux.





LE SONNET DE L'ÉCOLIER

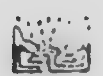
A un jeune idéaliste.

PRENDS garde, Ecolier ! Telle une sensible fleur
Que flétrit dès l'avril une nuit fraîche et rude
Ton cœur va se faner, refroidi par l'étude,
Sans avoir répandu son parfum, sa chaleur.

Les livres n'ont-ils plus leur ancienne saveur ?
Las de moi-même et de ma longue solitude
Je rêve du bonheur la douce plénitude
Que donne une Eve jeune et belle, plus que sœur.

Attendrissant mes jours de sa joie ingénue,
Qu'elle me soit enfin l'épouse reconnue
Présente dans mon songe et qui voudra m'aimer.

O Toi, vision chaste, espérance dernière,
Dans le réseau que ta main blanche aura formé,
Sache dompter mon âme et fais-la prisonnière.





A CELLE DE MON SONGE

Le bois au cœur de mai semble une serre chaude,
Le printemps, jardinier des neuves floraisons,
A déclos des bourgeons les frêles émeraudes.

La plante énerve l'air de ses exhalaisons,
Un coucher de soleil se fige au fond du site
Où nous irons mêler nos douces déraisons.

Je ne sais quel éveil triste des sens m'incite
Par ce roux crépuscule au tendre nonchaloir
Du Poème entre amants que le cœur se récite.

Longtemps, ne veux-tu pas rêver et nous asseoir
Parmi le beau désordre et la senteur agreste
Des résines en pleurs dont s'afflige le soir?

Tu seras bienveillante à l'aveu de mon geste,
Et ta chair qu'un réseau bleu pâle veinula
Éblouira mes yeux d'une clarté céleste.

Sur tes cheveux ténus que du soleil fila,
Pour que le mois d'Eros dans nos âmes fleuronne,
Je mettrai... vert feuillage et thyrses de lilas...

D'un amour consacré la votive couronne.

*
* *

Prodigue d'épuiser le jeu de ses féeries,
Au trésor vaporeux des lacs et des ruisseaux
Le crépuscule a laissé choir ses pierreries.

Puis le Soir a fléchi les tiges des roseaux,
La brise susurrante a tu ses élégies...
Et cessa de troubler la paix fraîche des eaux.

La nuit vaste, lactée, aux changeantes magies,
N'a pas celé le charme où tu te révélas
Ni la chimère vu nos âmes assagies.

A travers le feuillage au léger entrelacs,
Dans son Palais d'azur, errante châtelaine,
Vois la Lune que nimbe un grand cercle lilas.

Le bois s'anime et flambe à des lueurs soudaines.
Un songe lumineux y dore le sommeil
De la rose sauvage et de la mousse naine.

La nuit électrisée a des frissons vermeils.
Ah! Brûlante des feux de l'heure nuptiale,
Répands sur mon cœur las un baume sans pareil.

Les fleurs du val n'ont pas ta beauté liliale,
Eve en robe de fée, ô doux corps puéril
Qui me promet l'immense ivresse initiale !

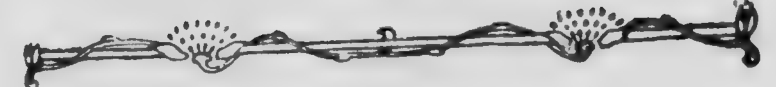
Penche un front de candeur et l'obsédant péril
De ta forme gracile à mes ardeurs promise :
Que je m'abreuve à la fraîcheur de ton avril.

Croire un peu se mourir d'une langueur exquise,
Puis sans cesse renaître à l'ingénuité
Du baiser rose et nu de ta lèvre imprécise.

Mais, ô douleur, tu fuis !
                                        Au bois désenchanté
L'heure de songe aura bientôt jeté sa cendre.
Pour n'avoir su l'ivresse et la satiété

J'écoute dans mon cœur l'Amertume descendre.





LÉGERS PROPOS

A Gaby, rieuse, qui me fuit ..

Si, toujours craintive, tu fuis,
Pourquoi m'avouer : Moi, je suis
Naturelle ?
Que me vaut alors la chanson
De ta printanière saison,
Tourterelle ?

Je comprends mieux qu'un front charmant
Soulève un jour câlinement
Sa voilette
Et que, dans un regard mutin,
Le cœur qui s'éveille, enfantin,
Se reflète.

Pourquoi dire : Je le veux bien,
Lorsque le geste n'en fait rien,
Trop timide ?
Je cède aujourd'hui sous tes lacs,
Demain tu me rejettes las,
L'âme vide.

C'est lorsque ta jeunesse tend
A ma lèvre son fruit tentant
Que s'accuse
L'émoi soudain de ta pudeur
Et que pour moi ta vive ardeur
Se refuse.

Viens, ah ! viens, petit cœur pervers,
Bouton de rose à peine ouvert
Ou, cueillie
Dans la clarté des chauds matins,
Olive brune des jardins
D'Italie !





LE REGARD HUMIDE DES BELLES

Le regard humide des belles
Qui n'ont pas vécu leur roman
Comme de tendres colombelles
Illumine mon cœur aimant.

Inquiètes adolescentes
Que, dans l'oubli d'un jour oisif,
Surprirent les flèches récentes
D'Eros, le dieu persuasif,

Sous votre lin, visionnaires
De paradis si peu connus,
Couventines pensionnaires,
Cœurs chargés d'aveux ingénus.

Vierges, ô futures amantes,
Vos yeux doux comme le velours
N'ont-ils pas versé les charmantes
Larmes des craintives amours ?

Vous aussi, filles de Bohême,
Après les rires épuisés,
Que tourmente le regret blême
D'élans vainement dépensés,

Ah! Vierges folles de tendresse
Ou martyres à qui le sort
D'une main inflexible tresse
Les guirlandes de fleurs de mort.

Comme, les soirs de lassitude
Que chagrinent d'obscurs travaux,
Vous accablez ma solitude
De prestiges toujours nouveaux !

Et comme vous passez, cruelles
Et chercheuses de voluptés,
En me faisant l'offre irréelle
De vos romantiques beautés !





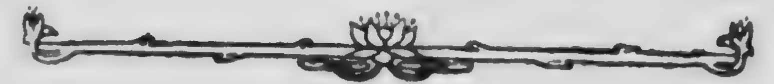
AVANT L'AMOUR

Mon cœur discrètement sanglote de désir,
L'heure est grave, odorante et douce à défaillir,
Il flotte sur la ville une chaude buée ;
Les feuilles une à une à peine remuées
Frissonnent d'un long rire innombrable et furtif
Et disent leur extase à l'Été sensitif
Ou, lourdes de sommeil, se taisent revirées.
Des femmes à pas lents, vierges énamourées,
Respirent du lilas et ce zéphyr léger
Qui vient de la montagne aux flancs ceints de vergers.

Dans la plaine, là-bas, par les fraîches cultures,
Nostalgique, un train se hâte vers l'Aventure.
Vibrant appel du Rêve et de la Liberté !
Essentiel départ vers l'âpre Volupté !
Mais voici que le ciel s'obscurcit de nuages ;
Le vent brusque et plus frais soulève les feuillages ;
Un orage prochain électrise le soir,
Rumeur sonore... On court... Bientôt il va pleuvoir.
Dans le parc le platane a des gestes de joie,
Chaque branche s'anime, étendard qui s'éploie.
Lacérant l'horizon, fantasque, zigzaguant,
L'Éclair dans un lac d'encre aux lueurs léthargiques
Met au front de la Nuit un signe extravagant.
Le lumineux combat d'un Archange tragique
Contre l'Ange rebelle, âpre, ininterrompu,
Croise les tronçons d'or de ses glaives rompus.
Et le Soir est joyeux de la vaste épopée
Qui monte peu à peu lui déchirer le sein.
Telle, dans son Désir, mon âme inoccupée
Évoque, sombre orage aux radieux dessins,
De prochaines amours.
C'est la fête des feuilles.
Mon cœur inapaisé de tristesse s'endeuille.
Les doigts fleuris de lys et de neigeux lilas,

Des femmes ont passé. J'ai vu leurs bandeaux plats
Retenant sur le front leurs tièdes chevelures
Qui mêlent leur senteur à celles des ramures.
Caresse de leurs yeux ! Avec discrétion
Ce qu'ils disent : Douceur ! Tendresse, Passion !
Ah ! Viens magnifier l'horizon de ma vie,
Doux orage du cœur, bel orage latent !
Aux plaisirs de l'Amour mon âge me convie.
Tu peux venir ! Amour splendide ! Je t'attends !





A UNE ETOILE

A l'Étoile Alcyone, la plus vive
la plus éplorée des Pléiades ..

J'AIME ta prunelle animée,
Inspiratrice de mes nuits
D'automne, ô ma lointaine aimée,
Qui, pour moi, tutélaire, luis.

Sur ta route de nacre claire
Je suis les astres orgueilleux,
Mais tu sais plus humble, me plaire,
Étoile, petit cœur frileux !

Ce soir, ouverte ma croisée
Sur le velours du firmament,
Vers toi s'élève la pensée
De ton mystique et grave amant.

J'aime que, frêle, sans vertige,
Comme celui d'un ange blond
Ton vol immortel se dirige
Dans l'universel tourbillon,

Que tu me sois l'Inaccessible,
Et que, symbole d'Idéal,
Là-haut, tu fleurisses, sensible
Fleur du jardin sidéral.

Telles Coronis au clair charme,
Et vous, si pâles, Céléno,
Astérope, Taygète, larme
Figée, Atlas, fragile anneau,

A l'exil des métamorphoses
Toutes inconsolables sœurs,
Répands sur mes songes moroses
Ton humide et vive douceur.

Et vous, Gardiennes du Mystère,
Mortes de fabuleux sanglots
Qui rêvez aux jours de la terre,
Aux Dieux, vos amants, aux Héros,

Resplendissez sur la colline,
Astres purs, groupe pluvieux,
O tristes gouttes cristallines,
Pleurs sacrés, tendresse des cieux !

Puissé-je en un réveil de gloire
Au seuil de la sereine Mort,
Ne pas subir, expiatoire,
Le hideux ver qui rampe et mord !

Comme toi, Déesse à qui rêve
Le pauvre Poète exalté,
Qu'une main divine m'élève
Jusqu'à ton immortalité !



LES BRANCHES DU CYPRÈS

Pour Marcel Henry Dugas.



BULLES

Bulles d'or et d'azur, bulles remémorées
De mon heureuse enfance et du vaste jardin
Où parmi la blancheur éparse du matin
La pourpre ensanglantait les roses diaprées,

Bulles plus tard du cœur attristé par l'orgueil,
Et tant d'autres encor qui renaissent sans trêve,
Bulles couleur du ciel, celles aussi du Rêve,
Toutes ont pour destin l'inévitable écueil.

O bulles de savon des fines pipes blanches !
Je ne vois au début, à peine coloré
Sur leur cristal transi d'aucun reflet doré,
Qu'un enchevêtrement de feuilles et de branches.

Mais j'aime à regarder les multiples couleurs
Qui rendent somptueux le déclin de leur règne,
Quand le ballon s'élève et que son eau s'imprègne
Du paysage lourd d'herbages et de fleurs.

Tout rêve d'avenir est une bulle éclose
Que souffle le caprice un moment exalté ;
On le voit embellir, s'éprendre de beauté,
Puis planer, délirant, dans une apothéose.

Alors, il évolue en un monde irréel,
Glorieux, chimérique, et par le voisinage,
Magique et varié, qu'il reflète au passage,
Influencé d'heure en heure, de ciel en ciel...

Il est triste de voir se crever une à une
Chaque bulle qui naît au creuset du cerveau
Et d'un peu ressentir à chaque deuil nouveau
S'irriter, plus profonde, une vague rancune.

Que de projets défunts ! que de bonheurs remis !
Bulles que l'on reforme et dont le nombre étonne :
Rien de soi ne demeure et rien en soi ne donne
Des stériles désirs les résultats promis !





DISSIPER SA JEUNESSE...

Dissiper sa jeunesse en des labeurs aigris,
Sans pour but lui fixer la gloire ou l'héroïsme,
Ne paraître au regard cruel du scepticisme
Qu'un orgueilleux naïf de chimères épris,
Puis passer anxieux, et comme une jeunesse
Sans amours, des amours qui taisent leur émoi,
Un printemps sans que l'âme, à sa verdeur, renaisse,
Un homme sans patrie ou qui cherche une foi !





INVOCATION AU SOMMEIL

Royaume du Mystère et de l'Inconscience,
Limbes où vous passez, Ombres en somnolence !

Sommeil irrésistible, étrange, inexpliqué,
Qui sans secousse prends notre corps fatigué

Et le trempes au fleuve obscur de la matière,
Pour qu'il soit au matin plus fort dans la lumière !

O vertige du Gouffre effroyable et sans fond
Où passent au galop de fantasques Griffons !

Urne d'oubli ! Sommeil tiède comme la laine
Où s'étouffent les bruits de la parole vaine !

Voile au regard de l'homme et de l'humble animal
La vision affreuse et multiple du mal.

Fais que l'esprit qui doute, ivre d'inquiétude,
Goûte un instant le pain de ta mansuétude!

Au malade accablé conseille le repos,
Répands sur sa douleur ta cendre et tes pavots.

∴

O Sommeil singulier qui pèses sur les choses
Et remplis l'être en ses mille métamorphoses,

Songe nocturne et blanc des fleurs du cerisier,
Qui parfumes en mai le soir extasié!

Et lorsqu'au flanc des monts se couche la nuit brune,
Sommeil halluciné des bouleaux sous la lune!

Langueur parmi les joncs des nymphéas sur l'eau,
A l'heure où Pan colle sa lèvre au chalumeau,

Et souffle et vous appelle au talus des rivières
Pour y nouer vos jeux, ô nymphes des clairières !

Sommeil de la fougère et de tes lys, ô val
Que sature l'odeur forte du végétal !

Du pin superbe à ta plus humble créature
Qu'il est grave et profond ton sommeil, ô Nature !

∴

O ténèbre profonde où l'esprit confiant
S'abîme et s'alimente à même le Néant !

Vide où s'évanouit l'espoir, ballon fragile,
Nirvâna de nos sens pacifiés, l'Asile

Où le cœur, débordant de peine ou de remords,
S'apaise consolé comme au sein de la Mort !





LES BOUCLES COUPÉES

Mieux que ne fleurent bon les cloches du muguet
Quand l'averse a baigné leur blanche dentelure
Odore la vivace et souple chevelure
Qu'un ruban cramoisi pare d'un nœud coquet.

La relique soyeuse en son riche coffret
Lamé de nacre fine où mord la ciselure,
Sensible, a tressailli sous la tiède mouillure
Des baisers que l'amant lui prodigue, discret.

Respire cette chair qui donne encor sa flamme
Et, blond géranium au jardin de ton âme,
Vois le visage pur de tes amours fleurir.

Respire... Car demain la tresse fauve et nue
N'aura plus son parfum qui déjà s'atténue...
O cheveux annelés, vous allez donc mourir !





JE CONTEMPLE MON RÊVE...

Je contemple mon rêve ainsi qu'une ruine
Où pierre à pierre croule un somptueux palais.
Chaque jour, sur le mur qui plus vétuste incline,
Par touffes rampe et croît le lichen, plus épais.

La porte se lézarde où de l'ombre est entrée,
Le plâtre s'en effrite et le marbre y noircit,
Une fenêtre à jour et de lierre encadrée
Dans une vieille tour se fronce, haut sourcil.

Au château de mon rêve, invasion brutale,
A leurs poings lourds portant la pique et le flambeau,
Ils ont passé, le cœur aigri, de salle en salle ;
De chaque sanctuaire ils ont fait un tombeau.

Ils ont voulu briser mes plus chères statues,
Riant de mes trésors, méprisant la Beauté ;
Le sol est tout jonché d'idoles abattues,
Reliques à présent du passé dévasté.

L'étang morne et glacé n'est plus qu'un marécage
Et les Oiseaux divins, familiers du vieux parc,
Qui criaient leur plaisir, on les a mis en cage,
Ou, plus cruels, on a vers eux tiré de l'arc.

Comme autrefois, le soir, lunaires promenades,
En leur barque glissant nonchalante sur l'eau,
D'intimes ménestrels, donneurs de sérénades,
N'auront plus célébré la Dame du Château,

Ma Muse, maintenant, hélas ! qui me repo usse,
Celle parfois dont l'Ombre accoude sa pâleur
Et sa robe de deuil sur un vieux banc de mousse,
Au fond de la ruine où s'effrite mon cœur.



SUR UN NOCTURNE DE CHOPIN

A une Artiste aveugle.

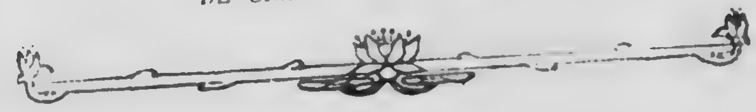
Ces sanglots immortels que poussa le Génie,
Trop de vous-même, hélas! y vibre et me fait mal.
N'évoquez plus pour moi le bel ange infernal
Qui répercute en vous sa détresse infinie.

En un tourment fictif l'artiste s'ingénie.
Mais vous dont le destin est injuste et brutal
Rendez, plus vraie, avec un accent sans égal,
Des sublimes regrets la profonde harmonie.

La musique est cruelle à votre orgueil souffrant,
O Vase d'amertume ! Ardente cassolette
Où mon cœur te respire, ô pâle violette !

Vraiment nul mieux que vous n'exprime et ne comprend
L'âme du grand Chopin, âme fière et blessée
Qui se révolte, souffre et retombe épuisée.





DE CRAINTE QUE TROP TOT...

De crainte que trop tôt la coupe ne se vide
Mieux vaut dès à présent y boire le plaisir.
C'est quand le jeune fruit s'offre à la lèvre avide
Qu'à l'arbre de la Vie il nous faut le saisir.

Aimons l'amour naïf aux sincères caresses
Qui nous frôle, enfant blond aux pensers peu subtils,
Profitons bien de nos fugitives ivresses
Et de tous nos bonheurs, modestes semblent-ils.

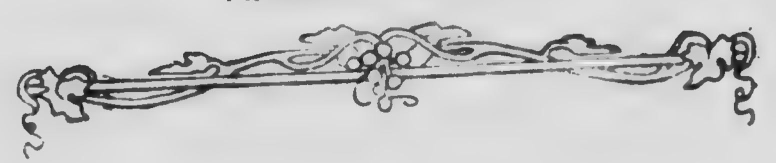
Refuses-tu vraiment, dédaigneux ou timide,
D'odorer l'églantine au buisson matinal?
Prends garde qu'au bouton suave, frais, humide,
Ne survive demain que l'épine du mal.

Peu souvent le plaisir est égal à la peine
Ici-bas, sournoise, où nous guette la douleur.
Hâtons-nous de cueillir un peu de joie humaine
Lorsque la Volupté nous tend sa joue en fleur.

Tout appel de l'Amour est noble, magnifique,
A mon cœur chaleureux de jeunesse chargé.
Que fais-tu, pâle amant du beau Rêve mystique?
Tu méprises la Vie ; elle peut se venger.

Bientôt peut triompher l'implacable souffrance,
Et tu n'auras pas su les vives voluptés
Que prodigue l'amour dans son exubérance.
— Regrette bien, hélas! tes jours déshérités. —





IMPRESSIONS MATINALES

Vierge matin ! Innocence
Verte et première du jour !
Rires d'oiseaux ! Renaissance
Des buissonnières amours !

Comme une claire merveille,
Après l'aube aux bleus frissons,
O matin, tu t'ensoleilles,
Tu t'accroches aux buissons.

Les feuilles à peine ouvertes
En le charnel froissement
De leurs petites mains vertes
Se caressent doucement;

A travers la chlorophylle
Qui leur donne leur éclat
De porcelaine fragile
Filtre le jour délicat.

Dans une roche creusée,
Jeune couple, deux coucous,
D'un philtre fait de rosée
S'abreuvent à menus coups.

La prairie est si riante
Qui, riche d'herbages fins,
S'éveille luxuriante
A l'orée du bois de pins

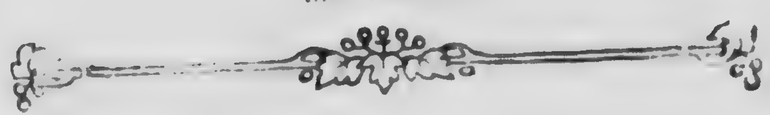
Que sans doute va paraître
Comme au temps du beau Berger,
Chloé, vive, qui vient paître
Ses chèvres aux bonds légers.

La pâquerette, frileuse
D'avoir traversé la nuit,
Sur sa corolle perleuse
Sèche un dernier pleur qui luit.

Jeune matin! Tu me grises
De ta salubre fraîcheur,
De l'haleine de tes brises
Où se dissolvent des fleurs.

Que, dans l'aurore naïve,
Las de lourdes passions,
Je vous retrouve, ô si vives,
Premières sensations!





LES LÈVRES

Vif appel des lèvres emmiellées,
Coupe où l'on boit le breuvage clair
Des lentes ivresses distillées,
Lèvres humides, lèvres de chair !

O flamme des lèvres suppliées
Par le vierge et le puissant désir,
Pulpes tièdes et lubrifiées
Où se crispe le jeune plaisir !

Lobes plus savoureux que les baies
Que l'on cueille aux coteaux de l'Été,
Vous êtes comme les fraîches plaies
Où mordirent d'âpres voluptés.

Fleurs pourpres que l'Amour poétise,
Quel dieu bon, quel poète éternel
Composa cette caresse exquise
A mes yeux, ce distique charnel ?

J'aime votre goût de figues mûres,
L'essaim de vos rires purpurins,
Lèvres dont les fines commissures
Trahissent un jour de longs chagrins.

Ah ! Combien me touche, ô lèvres roses
Que l'on baise en affirmant le ciel,
Quand l'Amertume sur vous se pose,
Votre tissu cicatriciel !



AUTOMNE

Symphonie automnale ! O mon cœur anxieux !
Un grand vent monotone, amer et pluvieux,
A fait revivre, au sein des vieilles cheminées,
Le grillon qui bruit ses chansons surannées,
Des pancartes le long d'un mur claquent au vent,
Et j'écoute transi la cloche du couvent
Qui convoque dans l'ombre au bord des routes croches
Tous ces Morts dont les yeux semblent gros de reproches.

Je revois dans les champs, parmi les peupliers,
Les corbeaux conjurés, mines patibulaires,
Et ceux qui tournoyaient au ciel crépusculaire,
Et qui fuiront demain, noirs et rauques voiliers,
O novembre, ton deuil, ô Noël, tes gelées !
Je songe aux bois trempés, si déserts qu'ils font peur,
Et j'ai le goût encor de la feuille brûlée
Dans les labours qu'embue une blanche vapeur.
Tous les foins sont rentrés et les grappes cueillies.
C'est du sang de l'année et de ses pampres lourds
Que le feuillage est teint de rouilles et de lies.
Interminablement ce furent tout le jour
Les feuilles dénudant les branches secouées...
Et hagardes, là-haut, les troupeaux des nuées
Qui fuyaient, on eût dit prises d'effroi devant
Je ne sais quel désastre, et qu'emportait le vent !
Ah ! sonore ce fut, ô l'écho des cognées !
La coupe des fagots en hâte pour l'hiver
Dans la forêt où sous l'écorce gris de fer
Pullule le cloporte et rampe l'araignée.
Et j'ai pleuré la mort d'une féconde année
Qui prodigua pour nous, généreuse, sa chair.
N'es-tu pas ce dolent paysage d'automne
O mon âme, ce soir, mon âme qui frissonne !

Mais tes mois ont vieilli sans leur maturité.
Ah ! les blés des fenils et les orges des granges,
Les paniers débordants du fruit de la vendange,
Le bel entassement des blés éfauchettés
Dès l'août, ce beau mois des promesses tenues !
Et tu n'as pas mûri le fruit érubescent,
Tu ne m'as pas donné tes grappes ingénues,
Mon âme ravagée et si triste à présent !

Hélas ! ce soir, vieilli, j'écoute les refrains
De l'automne et la pluie et le vent dans la brume
Et je ne sais pourquoi mon obstiné chagrin
Que rythme, sombres glas, la cloche qui s'enrhume,
Angoissée elle-même à pousser sa clameur.
Il me semble qu'en moi ma jeunesse se meurt.
O ce vent de panique en mon âme muette,
O ce vent sur mon front comme un vent de défaite !





REPROCHE INTIME

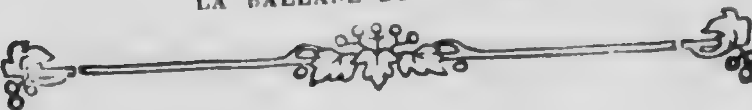
Cras enim moriemur.

O ma jeunesse ardente ! O trop longtemps captive !
Je vais quitter le deuil de mes espoirs défunts.
Maintenant qu'une vie éblouissante, active,
T'offre sa treille lourde aux enivrants parfums.

Ah ! Viens, mon Intrépide ! O mon Inassouvie !
Nous tuerons dans mon cœur le désir douloureux.
Sur la harpe des sens qu'un cantique de vie
S'élève sous mes doigts de timide amoureux !

Viens goûter avec moi le plaisir éphémère,
Par toi je suis un faune, un jeune dieu vaillant!
Vidons, pour apaiser notre humaine chimère,
La coupe où ne survit que le goût du Néant !





LA BALLADE DU VAGABOND

Je suis le Vagabond, je suis celui qui passe.
Je consulte la Nuit, j'interroge l'espace,
Mais nulle voix à mes problèmes ne répond.
L'Ombre victorieuse étend partout ses voiles
Et dérobe à mes yeux ces phares, les étoiles.
Mon frère, prends pitié du pauvre Vagabond !

J'ai visité tous les refuges de l'Idée,
Où ma fièvre s'était tour à tour hasardée.
Mais je m'en vais, ce soir, sans but, sur les trottoirs
Où mon pied butte, où je tombe de lassitude.
Autour de moi le vide ! Enigme ! Incertitude !
Que me veut le destin qui frappe mes vouloirs ?

Il fait triste dans la campagne sur la route
Automnale où de l'ombre à de l'ombre s'ajoute.
Mais qu'est-ce ces clartés qui m'attirent encor :
Douces villas qui sont lanternes de lumière,
Chapelle du couvent où vont à la prière
Les moines un à un le long d'un corridor.

Chapelle du Repos où deux lignes de cierges
Silencieusement brûlent devant la Vierge
Dont le manteau d'azur, piqué d'astres dorés,
A cause des lampions grésillant leur feu rouge
Et des cierges parmi l'encens mystique, bouge
Aux yeux extasiés des hommes consacrés ?

Moi, pèlerin sanglant, mendiant la lumière,
J'hésite et passe avec mon âme aventurière.
Mais voici le bois nu qui dresse ses bâtons,
Où la face du Sphinx éternel me regarde,
Où je sens que mon pas désabusé s'attarde.
Vais-je ici déposer mon sac et mon bourdon ?

Je suis le Vagabond, écoutez ma ballade.
Je suis las du voyage et j'ai le cœur malade.

J'ai peur. Qu'entends-je? Qu'est-ce? Une ombre se mouvant?
Pourquoi faut-il que dans ce noir je me hasarde?
Qu'est-ce? Le frôlement d'une Ombre par mégarde,
L'Inconnu qui me touche ou n'est-ce que le Vent?

Les premiers feux dans les maisons! Près d'une grange
Un homme cherche et rôde aux allures étranges.
Il balance un fanal, puis ferme le loquet
De l'étable, au jardin clôt encore une porte.
Il erre, vient et va rôdant de telle sorte,
Le feu mystérieux le suit comme un follet.

Je suis le Vagabond! Pour savoir si la route
Où j'irai me sera plus déserte, j'écoute,
Lorsque monte parfois de mon âme en lambeaux
L'écho retentissant d'une rumeur lointaine,
Rumeur, à l'avenir, de ma vie incertaine,
Des voix prophétiser sur d'arides plateaux.

Je suis le Vagabond, je suis celui qui passe,
Je consulte la Nuit, j'interroge l'espace,

Mais nulle voix à mes problèmes ne répond.
L'Ombre victorieuse étend partout ses voiles
Et dérobe à mes yeux ces phares, les étoiles.
Mon frère, prends pitié du pauvre Vagabond!



POÈMES



PROMENADE SYLVESTRE

Je n'ai pas, amoureux de fables ingénues,
Dans la forêt sauvage où s'égarent mes pas,
Vu la naïade blonde, insoucieuse et nue,
De perles en colliers rehaussant ses appas,
Qu'elle soit cette Églé que nous peignit Virgile,
Rhodia, la Rapide, ou Climène, sous bois,
Parmi la mousse, qui susurre, douce voix,
Filtrer le bleu filet d'une cascade agile.

Hébé ne versa point le roux nectar des dieux
A ma soif de jeunesse et de candeur première.
Tout au fond du lac pur qui garde une onde claire
Où le saule se mire et tord de noirs cheveux,
J'ignore le sommeil des graves Limniades.
Ai-je dans le bouleau surpris la Sémiade
Frémissante de tout le feuillage en émoi,
Me dire : « Je suis pâle et si frêle, prends-moi ! »
Artémis chasseresse au secret des clairières,
A l'heure où Phoebé courbe une corne d'argent,
D'un doigt preste n'a pas vers le cerf s'affligeant
Et qui brame, tendu de flèches meurtrières.
Mon beau Rêve divin de sa splendeur déchu
N'aura pas suscité sous le pin et l'yeuse
La fuite vers la mer des Bêtes fabuleuses,
Des centaures au torse humain, au pied fourchu.
Que je blesse en un tronc d'une fine lamelle
Le chêne glorieux et la Dryade en pleurs
N'exhale plus vers moi sa secrète douleur.
Écho ne redit plus le chant de Philomèle...
Hélas ! Dans la forêt aux longs enchantements
Je ne vis plus parmi le peuple des déesses.
J'ai tué la légende et l'humaine vieillesse
D'un âge sans chimère est triste infiniment.

Mais pourquoi, certain soir de grave poésie,
Que l'air saturé d'herbe et de lilas en fleurs
Verse à nos cœurs grisés une chaude ambroisie,
Qu'aux roses nous disons extatiques : « Mes sœurs ! »
Aux lys mystérieux : « O substance divine ! »
Un beau platane clair de lune submergé,
Avec sa feuille jaune en son sommeil plongé,
Semble un dieu naturel qui rêve et s'illumine.





LES ARBRES

A M. Olivar Asselin.

Le village s'éloigne au tournant de la route
Qui me guida par le bois sombre au fond du val.
Seul, dans l'ombre que font les arbres, haute voûte,
J'admirai l'éternel règne du Végétal.

C'était bien la forêt, le peuple des érables,
Des frênes et des pins... Les sèves du printemps
Baignaient l'écorce rude aux tiges innombrables
Que l'hiver encercla de givres craquetants.

J'examinai les fûts où pleuraient les entailles
Et le jet dénudé des branchages noueux.
Vainement je cherchais, parmi les nids de pailles,
Une jeune couvée, un petit chaume heureux.

Superbes végétaux ! Vous épandrez vos feuilles
Que frôlera le vol estival des oiseaux.
Arbres silencieux dont l'âme se recueille
Aux secrètes fraîcheurs des vaporeux ruisseaux !

Mais en quel travail sourd s'absorbent vos silences ?
Vos sommets qu'on voit poindre à l'aube des matins,
Vos rameaux dégarnis, tendus comme des lances,
Accusent l'attitude et les gestes hautains.

Qu'attendez-vous ainsi ? Craignez-vous la cognée
Dramatisant au bois la chute des géants
Ou la vrille d'acier, en spirale tournée,
Dont la morsure vive a fait saigner vos flancs ?

Les érables, les pins, les bouleaux et les frênes,
Inclinant jusqu'à moi leurs longs bras assouplis,
Semblaient me confier leurs douleurs anciennes,
Leur prestige, leur gloire et leur culte abolis.

Notre frère!... aime-nous!... suggérait leur mensonge
Et je bus à plein cœur l'étrange illusion,
Et longtemps je songeai — toute la forêt songe —
Dans le ravissement de l'incantation.

Penseurs mystérieux, hôtes du val déclive,
Vous qui saurez la joie et la maturité,
C'est vers vous que s'en vient ma pauvre âme chétive,
Consciente de sa douce ingénuité.

A vous tous, mes Aînés, mon désir se révèle,
Je rêve parmi vous un exil triste et beau...
Et j'évoque à vous voir une forme nouvelle,
Érable vigoureux ou frêne ou blanc bouleau.

O pâles végétaux ! Si vous étiez mes frères,
Je serais le martyr des changeantes saisons,
Quand l'automne gémit ses hymnes funéraires,
J'exhalerais ma plainte avec mes oraisons.

L'âpre nuit gercerait ma chair nue et sensible
A peine réchauffée aux tiédeurs des midis,
Et les glaives du froid, me choisissant pour cible,
Cribleraient de leurs coups mes membres engourdis.

Dès l'avril prometteur, en moi la sève neuve
Monterait rafraîchir mon sang vivifié,
Circuler, généreuse, en un cours lent de fleuve,
Par veines et canaux de mon faite à mon pied.

Quand juillet alourdit la vigne adolescente,
La brise des étés d'un invisible archet
Ferait vibrer le chœur des feuilles bruissantes
Si légères dans leur gracile menuet.

A mon front lumineux chanterait la cigale
Célébrant la chaleur et le blé d'or mûri,
Et je dispenserais mon ombre végétale
Au voyageur lassé qui se cherche un abri.

Et quand mon cœur trop lourd n'en pourra plus de sèves,
D'élans accumulés, le Bûcheron mettra
La blessure mortelle — et le songe s'achève —
En globules ardents mon sang s'écoulera.





POÈME DU SOLEIL

Au Poète Paul Morin.

Laus Solis

Aimons le chaud soleil en son incandescence,
Aimons-le savamment dans la belle croissance
Des blés fléchis, tendus vers sa munificence,

Aimons dans la ferveur hâtive des moissons,
Dans le parfum mouillé de la ronce aux buissons,
Celui qui donne l'âme aux germinations.

Humblement bénissons le jour qu'il renouvelle,
Alors qu'au matin clair le monde se révèle,
Que l'homme reconnaît sa tâche habituelle.

Puis en tout ce qui nous enchante le chercher,
Dans l'éclat des miels roux amassés aux ruchers,
Dans la fête des soirs où flambent des bûchers,

Dans le goût de la figue et de la pêche mûre,
La saveur du fruit blond juteux sous sa pelure,
Dans les raisins trop lourds qui mêlent leur coulure.

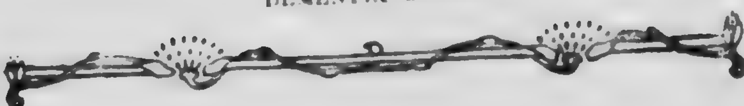
Car il est la gaîté, la couleur, le décor,
L'éternelle jeunesse et l'éternel effort,
L'Astre adoré poussant l'être vers son essor.

Aimons qu'il soit un Dieu prodigue de lumière,
L'Auteur béni de la certitude première,
Sur le Globe formé de l'aveugle matière.

Aimons que dans le cycle immuable des jours,
Insinuant dans nos veines des ferments sourds,
Il active l'ardeur des humaines amours,

Qu'il nous donne la force et la douceur de vivre,
Et que dans sa bonté chaque aurore il nous livre
Cette nature offerte à nos yeux comme un livre.





DEMENTIA SOLIS

L'ÉTÉ soumis acclame
Ton joug royal, ô blond Soleil! Comme un brasier
Midi flambe. Le bois somnole extasié
Sous la blessure d'or de tes vibrantes lames.

Les maïs dans les champs,
Sur les coteaux jaunis, comme une onde ruissellent,
L'air tremble tourmenté de fines étincelles
Qui font un rideau bleu de petits ronds dansants.

Soleil en gloire ! O force
Universelle ! Vois la feuille qui se tord
Sous le pourpre baiser d'une brûlante mort,
Vois s'effriter l'argile et se rompre l'écorce.

Ta blonde succion
Chauffe la roche unie et les herbes avares,
Hume le suc des fleurs et dessèche les mares
Où, gras et poussiéreux, se pourrissent les joncs.

La bête limoneuse,
Le serpent, rétrécit l'iris fin et cruel
De ses yeux verts trempés de rayons et de fiel
Et cuit les anneaux froids de sa courbe fuyeuse.

C'est l'empire brutal
De Celui qui pour vie a le feu dans ses veines,
Et c'est un verbe fier que souffle son haleine...
Et le soleil a dit son œuvre triomphal :

Mes midis de vertige
Font éclater la rage et l'insolation ;
Grisé de ma victoire et d'exaltation,
L'Orgueil comme un enfer dans mon cerveau s'érige.

Je répands la sueur
De ceux qui vont fauchant une avoine aoûtée,
Je gonfle l'étamine et les graines jetées
Par le geste augural et rude du semeur.

Fiévreux, dans ma démence,
J'évoque le carnage et les lâches combats,
Les blessés que dévore un tragique trépas,
Les fastes déroulés sous ma lumière immense.

Car je suis le Flambeau
De l'épopée humaine et des luttes de races...
Je guide, ivre du sang qui me souille la face,
Le Vainqueur, glorieux, vers les règnes nouveaux.



VOX SOLIS

Tel à l'aube tu bois, fraîchement déposée
Sur un pétale blanc, la nocturne rosée,
Bois le philtre subtil de ma vaine pensée.

Anxieux de calmer mon trouble intérieur,
Trop souvent j'ai vidé la coupe de l'erreur,
Pleine de cendre aride, en l'urne de mon cœur.

Ton vaste appel vers la lumière, je l'écoute.
Toi qui cribles, là-bas, la Nuée en déroute,
Dissipe en mon esprit la ténèbre du doute.

Vers Toi je sens l'élan de la tige au cellier,
Ou de celle qui pousse à l'ombre d'un hallier,
Qui guettent selon l'heure un rayon familier.

Car tu mets sur mon front une tiède auréole,
Tu m'apportes avec ton baiser qui console
La charité de ta lumineuse parole.

Comme les corps qu'embrasera ta pureté,
Que mon âme, ô Soleil ! Foyer de vérité !
Aille s'unir à ta grande âme de clarté !

Prends-moi! Que je m'abîme en ta sublime essence!
Me pénétrer de ta profonde intelligence,
Guider des sphères d'or au sein du Gouffre immense,

Puis savoir le secret du brin d'herbe qui croît,
De la sève qui monte en un tronc haut et droit,
De la mort dans les yeux hagards, vitrés d'effroi !

Mais que dis-je, ô douleur! O Soleil magnanime!
Mon espoir est trop grand et ma prière un crime;
Donne-nous seulement le feu qui nous anime,

Chasse les cauchemars, dans le sommeil éclos,
La Nuit louche où le Vice, épris de ses sanglots
Respire les poisons de ténébreux pavots.

Du froid de l'agonie, éloigne-nous, ô Père !
De l'Hiver éternel protège notre Terre,
Pour que l'homme toujours te loue et te révère.

Sans cesse comble-nous de tes dons éclatants,
O cœur de l'univers, à jamais palpitant !
Soleil divin ! Œil du monde ! Torche du Temps !





TABLE

Ecrans de Neige

Effets de neige

Le Cœur vierge

Les Branches du Cyprès

Poèmes

ACHEVÉ D'IMPRIMER

LE VINGT-CINQ JUILLET MCMXIII

PAR

CHARLES COLIN

A MAYENNE

POUR

MM. G. CRÈS ET Cie